

Rwanda: mourir au champ d'horreur

Le Soir, 19 juillet 1994

Enfants hébétés. Cadavres dépouillés. Secours dépassés. A La Grande-Barrière, l'enfer des réfugiés rwandais se poursuit. Dimanche soir, la frontière entre le Rwanda et le Zaïre, qui devait être une porte de salut, s'est ouverte grande sur l'enfer pour plus d'une centaine de réfugiés rwandais tués aux champs d'horreur de La Grande-Barrière. Hier matin, des enfants muets de terreur restaient recroquevillés sur eux-mêmes, parmi les cadavres dont ils ont partagé la nuit.

Deux obus de mortier vers 17 heures, des scènes de panique jetant la foule pêle-mêle au bas d'un chemin ou contre un mur : lundi matin restent une centaine de morts, au moins, dans trois champs de part et d'autre de la route et plusieurs dizaines de blessés déchiquetés par les éclats et sans soins depuis la veille.

Selon les soldats zaïrois - qui achèvent de compter les centaines de lance-roquettes, fusils d'assaut, mitrailleuses et grenades à main et à fusil confisqués aux Forces armées rwandaises (FAR) en déroute - d'autres corps, piétinés ou tirés à la mitrailleuse, se trouvent au-delà de la barrière fermée.

Désormais seuls au monde

À ce poste-frontière entre Gisenyi (Rwanda) et Goma (Zaïre), où se pressaient depuis jeudi des centaines de milliers de réfugiés, plus une âme ne se présente. La ville de Gisenyi, prise la veille par la guérilla tutsi du Front patriotique rwandais (FPR), paraît silencieuse et déserte depuis les rives du lac Kivu.

Des dizaines et des dizaines d'enfants en bas âge émergent peu à peu du désastre et découvrent qu'ils sont seuls au monde. Des femmes au regard sans avenir errent parmi les corps, à la recherche de leurs familles perdues.

Je cherche ma Fifi de cinq ans. Je l'ai perdue vers Gisenyi, dans la panique. Il y avait tellement de monde sur la route. Les FAR nous forçaient à avancer, mais c'était de plus en plus difficile. Son mari et ses quatre autres enfants ont disparu. Mais ils sont plus grands. Je sais qu'ils vont se débrouiller, se rassure Anastasie. Un homme se penche aussi sur les corps. C'est ici, près de ces champs où s'entassaient une quarantaine de corps écrasés, qu'il a perdu de vue sa famille.

De l'autre côté de la route en descendant vers le lac, une quinzaine d'enfants ont été écrasés contre un mur par la pression de la foule. Au milieu d'eux, une fillette de 7 ans, tétanisée, sera ra-

massée par des soldats français.

Beaucoup de gens ont tenté d'échapper aux tirs par le lac et ont péri noyés, rapporte Faustin Nzabalinda, un fonctionnaire de 32 ans. Des nattes et des jerricans partent à la dérive... Faustin a passé là une nuit noire emplie de tirs. C'était impossible de se dégager : il y avait trop de monde.

« Avez-vous entendu ? »

Au matin, lundi, se promenant parmi les cadavres, des réfugiés faisaient leur marché dans les paquetages des morts, dénouant les baluchons, fouillant les sacs, retournant les vêtements abandonnés. A côté d'un pantalon sale, une écriture appliquée d'écolier demande, en français, sur un petit cahier : « *Avez-vous entendu quelque chose ?* ». En milieu de matinée lundi, plus de dix-sept heures après le drame, les secours commencent à peine. La

Croix-Rouge internationale entasse des blessés dans un camion et tente de regrouper, avec l'aide de la presse, les enfants abandonnés. Les soldats français de l'opération Turquoise, basée à Goma, arrivent avec deux blindés-infirmiers et des brancards pour évacuer d'autres blessés vers l'antenne parachutiste chirurgicale (APC) dressée sur l'aéroport de Goma et déjà submergée par les blessés de l'aéroport : trois obus de mortier, tirés la veille en bout de piste, ont fait dix morts et une trentaine de blessés. Un homme se déplaçant péniblement à l'aide d'une perche clopine jusqu'aux infirmiers français pour les conduire vers son épouse, en train d'accoucher. L'enfant est déjà mort. La mère peut être sauvée. Il restait lundi en fin de matinée tellement de souffrance à soulager qu'on n'avait pas encore eu le temps de relever les morts. (AFP.)